

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 43

Artikel: Oh ! les bonnes vendanges d'antan
Autor: Antan, Pierre d'
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199623>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Ger^{ve}, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements d'ent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 45 cent. — Suisse: 20 cent.

Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Henry Warnéry.

Quoique notre journal n'ait pas pour but de tenir ses lecteurs au courant des événements littéraires, nous ne voulons pas laisser passer tout à fait inaperçue la mort de Henri Warnéry. Le vide qu'il laisse dans la phalange des écrivains romands ne se comblera pas de sitôt. Les différents journaux du pays, politiques ou littéraires, quotidiens ou périodiques, ont payé un juste tribut d'éloges à son talent poétique, ont loué, comme elle le méritait, son œuvre si élégante et si sincère, si fine, si distinguée, et parfois si forte pourtant.

Un fait frappant, au milieu de toutes les démonstrations officielles, des hommages décemment rendus à l'homme public, au professeur de notre université, fut la spontanéité, on devrait même dire la cordialité des témoignages de sympathie de tous. On se rendait aisément compte que l'écrivain disparu ne laissait pas un ennemi. Il avait écrit :

Le bonheur n'est pas où nous le cherchons...

C'est d'avoir au cœur un amour immense
Et de rendre heureux ceux que nous aimons.

Pour lui, ce n'était pas une parole en l'air. Il l'avait mise en pratique. Il avait semé l'affection; il récoltait une ample moisson d'attachements.

Ceux qui l'ont connu depuis son retour à Lausanne seulement, ont une certaine peine à se le figurer dans la force de la jeunesse, dans l'exubérance de ses vingt ans. Dans ses dernières années, si l'esprit, jusqu'au dernier jour, avait conservé toute sa vigueur, l'état de sa santé l'obligeait à de très grands ménagements, à une lenteur de mouvements, à un calme de la parole, qu'un observateur superficiel pouvait aisément prendre pour de l'apathie. Il suffisait cependant d'un peu d'attention pour éviter cette grosse erreur. Il n'y avait qu'à voir la flamme du regard dès que le sujet l'intéressait particulièrement, et surtout dès qu'il se sentait compris et apprécié. Comme tous les sensitifs délicats, il ne s'abandonnait entièrement que lorsqu'il avait deviné, entre ses auditeurs et lui, ce courant de sympathie, ce commun accord des pensées secrètes qui pousse à la confiance. Tel il fut dans son âge mûr, tel il était déjà dans sa jeunesse: non pas l'exubérant, tout en dehors, jetant à tous les vents les éclats d'une joie irréfléchie ou vulgaire, mais le retenu, le discret, réservant ses trésors de gaieté, d'entrain, d'enthousiasme à un cercle d'amis, parce qu'il ne se sentait tout à fait à l'aise qu'au milieu d'eux.

Tel il fut pendant ses années d'études. La Société de Zofingue, dont il faisait partie, devint pour lui comme une grande famille. Un large courant de sympathie s'était établi entre ses camarades et lui: il dirigeait moralement la société et n'était pas le dernier à rire quand l'heure de la joie avait sonné. Il résumait souvent une situation, un fait-divers, en quelques vers improvisés, aussitôt colportés de bouche en bouche. — Il y a quelque vingt ans, à une fête de printemps de Zofingue, les rues de

Nyon ont retenti pendant des heures du refrain cent fois répété :

De Nyon que rapporterons-nous ?

C'est la canne verte,

La canne verte à dix sous.

Vive la canne verte !

... vers sans portée, je le veux bien, faits en quelques secondes, à l'occasion d'un caprice de jeunes gens en liesse, achetant un stock de cannes vertes à un honnête négociant; vers qu'il n'aurait jamais publiés, mais qui montrent bien, l'occasion connue, son rôle au milieu de ses amis.

Dans sa réserve, il n'y eut jamais trace de morgue ou de dédain. Quoique les circonstances l'eussent peu mis en communication directe avec ce qu'on est convenu d'appeler les classes populaires, il comprenait le peuple et l'aimait. Nos lecteurs auront dans quelques mois une excellente occasion de s'en convaincre. Il a tenu à donner à la pièce destinée aux fêtes du centenaire, le titre de: *Le peuple vaudois*. Il a voulu montrer, dans notre révolution, non l'œuvre de quelques chefs, mais celle de la nation tout entière. Les paroles mises dans la bouche des gens du peuple font voir jusqu'à quel point il avait compris les sentiments, les aspirations de la foule, combien il en appréciait le langage vigoureux et imagé, combien il s'était pénétré de son génie. On a déjà loué les mérites dramatiques de cette pièce, la poésie, le chaleureux patriotisme qui l'animent; on devrait ajouter: c'est une œuvre nationale, populaire, dans le meilleur sens du mot; une œuvre qui fera battre d'enthousiasme tout bon cœur vaudois. Et l'on regrettera d'autant plus la mort prématurée du poète national.

A. TAVERNEY.

Oh! les bonnes vendanges d'antan.



Les avez-vous connues, les belles vendanges d'autrefois? Celles d'aujourd'hui, inutile d'en parler depuis que l'oïdium, le mildiou et le phylloxéra ont chez nous droit de cité, depuis que les chemins de fer ont abimé les plus belles vignes, que les hôtels se sont plantés çà et là au beau milieu des meilleurs parchets, depuis que les femmes de vigneronnes sont des dames qui mettent des gants pour aller à la vigne; depuis toutes ces choses, les vendanges ne sont qu'un pâle reflet de ce qu'elles étaient autrefois.

Où sont-ils, Vierge souveraine,
Mais où sont les neiges d'antan ?

La fête commençait quinze jours avant les vendanges, quand le père de famille, un beau jour, décrochait derrière le miroir une grosse clef et s'en allait ouvrir le pressoir.

Il se trouvait, comme par hasard, qu'ils étaient une douzaine à avoir la même idée en même temps.

— Bonjour, Daniet! Alors? on dirait qu'on veut s'émoyer?

— Oh! bien, il n'y a encore rien qui presse, mais, enfin, il faut bien s'en prendre à temps, si on veut être prêt. Venez-vous boire trois verres?

— Phh! Tout de même.

Les pressoirs ouverts, on sortait les brantes — je dirais bien les compostes, mais comme je sais qu'aucun académicien ne me lira... —; on sortait les brantes, les seilles, les bossettes pour les mettre goger; on ajustait le pressoir, et c'était de la cave au pressoir, du pressoir à la fontaine, un joyeux va et vient. Le village, endormi pendant l'été derrière ses volets clos, se rouvrait à la vie, comme si le chevalier fût venu réveiller la Belle au bois dormant.

Pendant ce temps, le pauvre garde-champêtre était sur les dents. Pas une minute de relâche: sans cesse au guet, il passait des heures entières tapi derrière un muret de vigne, épiait de tous ses yeux pendant que la marmaille s'en donnait à l'autre bout de la commune. De temps en temps, cependant, ses efforts étaient couronnés de succès. On le voyait passer triomphalement à travers le village, tenant de chaque main un délinquant par l'oreille. Toc, toc, il s'en venait heurter à l'école, où monsieur le régent avait pour mission d'achever l'œuvre du garde-champêtre.

— Je leur z'ai déjà allongé les oreilles, monsieur le régent; mais à présent je m'en vais ouvrir le croton!

Puis, un jour, le vieil huissier municipal s'en venait tambourner aux quatre coins du village. Quand il avait autour de lui un public suffisamment nombreux, il sortait de son habit un papier plié en quatre, ajustait ses bésicles et gravement lisait:

« La municipalité de... fait assavoir que... »

La levée des bans! You! les vendanges, plus d'écoles!

Et là-haut, dans le village de la montagne, là où les vendanges ne sont que de pives, et où les écureuils seuls portent la brante, l'émoi était grand aussi. Par-dessus toutes les haies de jardins, vers toutes les fontaines, la même conversation s'engageait:

— Dis voi, Julie, tu aurais pas idée des fois de venir avé moi par là-bas, aux vendanges?

— Que si fait, pardine; j'en aurais une rude brelaire.

— Eh bien, viens; on m'écrit d'amener trois ou quatre vendangeuses.

— Oui, mais nos gens qu'est-ce qu'ils diront?

— Bah! tu peux pourtant pas rester encasagnée très toute ta vie...

Et pendant des jours et des jours, c'était un défilé ininterrompu à travers Jaman: bandes rieuses de filles et de garçons, formées au hasard des rencontres, hasard un peu complaisant, il est vrai. Aux Avants, les filles défrappaient leurs robes, lissaient leurs cheveux à la fontaine et chacun tirait de son côté.

Dans tous les villages, de Tiercier à Cherenex, de Burier à Veytaux, on les voyait arriver et s'en aller heurter aux portes des vignes.

rons, et le matin au grand jour, dans chaque maison, la bande était complète.

Il m'en souvient comme si c'était hier de notre bande, la bande au vieux juge Byrde. Il y avait d'abord les inamovibles : leur vieux de Montbovon : le père Javier et sa femme, la Séverine. Impossible d'imaginer les vendanges chez le juge Byrde sans le père Javier et la Séverine. Ils faisaient partie de la maison, connaissaient les bornes des vignes mieux que le maître et défendaient ses intérêts avec acharnement. Ils amenaient ordinairement avec eux toute une ribandée de jeunes Dzozettes aux yeux noirs, à la langue leste, fraîches comme des fraises, et méchantes avec les garçons... comme on ne l'est que par là-haut.

Il y avait ensuite le grand François, un Valaisan fort comme quatre hommes, qui prenait toujours les besoins les plus difficiles, chargeait sur son dos une brante pleine sans l'aide de personne, et trouvait toujours un bon mot pour détendre la situation quand par hasard cela se gâtait.

Il y avait aussi le vieux Jacot, un naturel de Niederbipp ou de Zollikofen, qui, depuis trente ans qu'il faisait des vignes chez les Welches, n'avait jamais pu apprendre le français. Il avait une particularité : une haine profonde pour... devinez?... pour les Allemands. D'où cela venait-il? Mystère, mais quand il avait dit à quelqu'un : « Tiable d'Allemand ! » il avait tout dit, c'était le bout de son rouleau, la suprême injure!

Il y avait l'Antoine, un garçon de Rougemont, à la grosse tête carrée couverte de frisons roux, qui le faisaient ressembler à un jeune taureau de bonne race. Il jurait toujours par grand diable, au grand scandale de la vieille Séverine, et ne connaissait pas de bonheur plus grand que d'embrasser les filles.

Il y avait la petite Marie, une Valaisanne, leste comme une souris, fine comme une chèvre, qui faisait le désespoir des brantards parce qu'elle ne laissait jamais le moindre grappillon.

Ah! quelle bande que la bande au vieux juge Byrde, et que de vaillantises elle fit, par les raisses du Châtelard ou de Pallens; que de rires et de chansons elle égrena le long des grands chemins!

Le matin, cela allait encore. Il faisait frais : les souches laissaient tomber leur rosée sur les mains; les cotillons des vendangeuses étaient trempés; les brantards n'avaient encore fait que de timides caresses à la barille, on était calme. Personne n'ouvrait la bouche, sauf peut-être la Séverine qui morigânait son troupeau de poussins.

— Mariette, tâche de ramasser les graines dernier toi. Crois-tu peut-être que c'est avec les manches qu'on fait le vin. — Et toi, Phrosine, tu feras voir attention à ta conduite; tu crois que je t'ai pas vue hier laisser des grappillons par exprès pour te faire remoler par l'Antoine. Fi la dévergondée! Un inguenaud, encore! Attends seulement que je le dise à monsieur le curé! — Dépêche-te voir un peu, la grosse Caton, tu es toujours à la queue. On dirait que le maître nous nourrit pou ne rien faire.

Mais, l'après-midi, quand le soleil se faisait chaud, que le travail pressait et qu'on buvait une goutte à chaque brantée pour se donner du courage, alors la fête commençait.

L'Antoine, d'un air sournois, s'en venait faire sa tournée derrière chaque vendangeuse et trouvait toujours des grappillons tant qu'il en voulait. Quelles remolées, mes amis! Toutes y passaient, même la vieille Séverine qui murmurait bien à mi-voix : « Té pringé-pi por on fou! » mais qui se laissait faire sans trop rechigner.

L'Antoine avait toujours soin, du reste, de

commencer par elle et de se rincer le bec après par les jeunes.

Il n'était pas le seul à prendre goût au jeu. Tous s'en mêlaient : le vieux Jacob, lui-même, avait des revenez-y.

— Hé, la grosse Caton, criait-il triomphant, regardez voir ce qu'on trouve derrière vous ?

— C'est pas vrai, disait la Caton; c'est dans les rangs à la Phrosine.

— Potz-tusig, je vais bien vous montrer si c'est dans les rangs à la Phrosine. Amenez voir ce bec.

— Approchez pas, criait la Caton, ou je vous épécle un œil avec ma serpette.

— Allons, Jacob, si vous payez pas ça, vous êtes pas un homme.

Et Jacob, ainsi mis au défi, faisait ses préparatifs. Il commençait par sortir sa chique, s'essuyait la bouche d'un revers de la main et, plein d'un feu sacré, s'élançait à l'assaut. La Caton, un échalas d'une main, poussait des cris de putois, tant et si bien que de tous côtés, dans les vignes d'alentour, on voyait se lever des têtes curieuses.

— Allez, Jacob, te laisse pas faire, criaient les uns! — Tape seulement, Caton, criaient les autres!...

— Aque! est-ce pas bientôt bon, ces manières, disait à la fin la vieille Séverine. Ma pauvre fille, il y en a tant d'autres qui en seraient mortes. Si c'était l'Antoine, tu ferais pas tant de chimagries.

De temps en temps, le vieux juge Byrde venait voir ce qu'on faisait.

Les rires s'arrêtaient un moment, parce qu'on le respectait.

— Eh! bien, mes enfants, cela avance-t-il? Est-elle belle, la vendange ?

— Pour sûr, monsieur le juge, mettez voir votre main dans la brante; sentez voir comme elle pedze.

Monsieur le juge Byrde mettait le bout des doigts dans la brantée, picotait quelques raisins, ne dédaignait pas à l'occasion de payer un grappillon sur une joue rose et s'en allait tout doucement.

— Allons, mes enfants, amusez-vous seulement. Il faut rire quand on est jeune, surtout quand on a une aussi belle récolte. Pourvu que l'ouvrage se fasse!...

Ah! les belles vendanges d'autrefois : les retours à la maison, le dernier jour, derrière la bossette enguirlandée, chacun avec sa chacune au bras, tous barbouillés de jus de raisin jusqu'au bout du nez, mais tous heureux comme des rois; les tournées de pressoir, le soir, et les histoires savoureuses, tandis que la palanche de chêne tournait en grinçant, que le moût pleurait dans la cuve; les bons sommeils des vingt ans sur la paille de feuilles de maïs qui criait au moindre mouvement et où il faisait si bon étendre ses membres lassés; les baisers donnés et reçus, pris et rendus; ces bonnes journées de saines fatigues, de joyeux travail,.... que tout cela est loin, loin!.....

PIERRE D'ANTAN.

Les meurons.

Je flânaï il y a huit jours au pied de la tour de Gourze, entre le Signal de Grandvaux et le lac de Bret. dans cette région charmante où finit le vignoble et où commencent les grandes forêts du Jorat. Il y a là une série de minuscules vallons, avec des fermes solitaires enfouies sous les vergers. Les chemins qui y mènent sont délicieusement malaisés; les cyclistes les ignorent et les automobiles s'y risquent encore moins. A chaque tournant, le paysage change et vous ménage de nouvelles surprises. On voit bien d'où partent ces petites voies serpentantes, mais on ne sait où elles mènent; elles sont l'idéal pour le promeneur

qui fuit les grandes routes et ne demande qu'à s'égarer un peu.

Du bord d'un de ces chemins, à la lisière d'un bouquet de pins, je dominaï les vignes du hameau de Chenaux, au-dessus de Gully. On était là en pleine vendange, comme partout à la ronde, au reste. Et comme un inquiet rideau grisâtre, derrière lequel disparaissait le Jura, s'avançait de l'ouest à l'est, on se hâtait, de crainte d'être pris par la pluie. Aussi était-ce entre les souches un spectacle plein de vie. Mais si les vigneronniers affairés se figuraient qu'ils étaient seuls à vendanger, à ce moment-là, ils se trompaient fort.

Au-dessus de leurs têtes, plus haut que les dernières vignes et que les prairies qui les dominent, le long des sapinières, on récoltait aussi les fruits de l'automne. Les vendangeurs étaient une bande de jeunes citadins, ayant comme raisins les mûres sauvages et se servant de leur bouche en guise de paniers, de seilles, de brantes, de tines et de bossettes. Il fallait voir avec quelle diligence eux aussi travaillaient. D'un bouquet à l'autre, c'était un incessant chassé-croisé et des manœuvres savantes pour pénétrer dans les fourrés sans se meurtrir aux épines et pour abaisser à la portée des plus petits les tiges qui se dressent, s'arquent, se renversent et s'enchevêtrent à qui mieux mieux.

Sachant par expérience que les « meurons » ne sont pas tous également savoureux, qu'il en est de rabougris et de secs, de fades, de gros et de juteux, de semblables à la framboise pour le parfum, les jeunes vendangeurs des bois s'en tenaient aux espèces les meilleures. Et rien qu'à voir la teinte blanchâtre ou verdâtre du dessous des feuilles, ils jugeaient de tout loin de la qualité des fruits.

On dit que la vendange — la vraie — devient de plus en plus triste. Elle diffère fort en ce cas de celle à laquelle se livraient, à l'orée du bois, les moutards de la ville. A les observer, je jouissais moi-même comme un écolier en vacances. Leur fertile imagination faisait de leurs ronconeries les plus beaux vignobles de la terre, et c'étaient des cris de triomphe chaque fois qu'ils avaient déniché un rameau fleurant sous le poids des grappes noires.

Les baies de la vigne n'ont pas les épines des baies de la forêt, mais elles ne peuvent plus vivre sans être vitriolées; et puis, n'y touche pas qui veut. Quand on n'a pas seize ans et qu'on ne possède pas un seul cep, je comprends qu'on s'écrie comme mes petits vendangeurs sylvestres : « Vivent les meurons ! »

V. F.

Lo bouébo à Poutet.

Lo bouébo à Gédéon Poutet, lo Marque, étai on gros bobet et on patifou à quoui l'arai étâ prâo ézi dè fèrè eincreira que lè petits z'einfants vignont dein dâi tiudrès âobin que lè pé-tubliès sont dâi falots-tempêtes. Que volliâivo, tsacon ne s'est pas fè; l'étâi venu âo mondo dinse et, por cein, terivè dâo côté dè sa mère, qu'étâi assebin 'na grossa niôka que totès lè fennès eimbaraguinâvant et couënnâvant, sai âo for, sai vai lo borné.

Lo bouébo, don lo Marque, étâi adé lo der-rai à l'écoula, kâ n'y avâi pas moian dè lâi fèrè recordâ oquè bin adrai; lo père avâi bio lâi fèrè réssi totès lè nés sè z'aleçons pè l'hotò, rein lâi fasâi, l'avâi vito tot dèperdu et quand lo régent le récitâvè, n'ein savâi pas pipetta, kâ rein ne poi lâi eintrâ dein la boula, tot verivè déveron. Po bin derè, l'avâi 'na tète asse dura que clia à cè gaillâ que sè montrâvè à la comédie à Branon Bédây qu'est venia pè Lozena y'a on part dè senannès, vo sèdès? cè coo que sè boutâvè on pavé su la tita et que sè fasâi roilli dessus avoué on batéran, sein que la tita sè frézâi.